



HAL
open science

La Toulouse gauloise revisitée : apport des fouilles préventives récentes à la connaissance de la topographie des sites de Toulouse-Saint-Roch et Vieille-Toulouse

Laurence Benquet, Philippe Gardes, Jean-Jacques Grizeaud, Pascal Lotti, Christophe Requi, Frédéric Veysièrè

► To cite this version:

Laurence Benquet, Philippe Gardes, Jean-Jacques Grizeaud, Pascal Lotti, Christophe Requi, et al.. La Toulouse gauloise revisitée : apport des fouilles préventives récentes à la connaissance de la topographie des sites de Toulouse-Saint-Roch et Vieille-Toulouse. Anne Colin; Florence Verdin. L'âge du Fer en Aquitaine et sur ses marges. Mobilité des personnes, migrations des idées, circulations des biens dans l'espace européen à l'âge du Fer. Actes du 35e colloque international de l'Association française pour l'étude de l'âge du Fer (Bordeaux, 2-5 juin 2011), Fédération Aquitania (30), Fédération Aquitania, pp.359-369, 2013, 978-2-910763-34-3. hal-01743566

HAL Id: hal-01743566

<https://hal.science/hal-01743566v1>

Submitted on 9 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La Toulouse gauloise revisitée. Apport des fouilles préventives récentes à la connaissance de la topographie des sites de Toulouse-Saint-Roch et Vieille-Toulouse

Laurence Benquet, Philippe Gardes, Jean-Jacques Grizeaud,
Pascal Lotti, Christophe Requi, Frédéric Veysièrè*

Si depuis une trentaine d'années les vestiges de la Toulouse romaine ont partiellement été révélés à l'occasion de travaux urbains (parkings souterrains, métro...), l'agglomération gauloise restait encore mal connue. La situation a radicalement changé ces dernières années grâce aux recherches d'archéologie préventive dirigées par l'Inrap (fig. 1).

Les occupations protohistoriques autour de Toulouse s'égrènent le long de la Garonne dans des contextes topographiques variés. À l'est et au sud de la plaine occupée par la ville actuelle se situent deux importants reliefs molassiques : la butte de Guilheméry (ou du Calvinet) au relief plutôt adouci et, plus au sud, le Pech-David et ses coteaux abrupts. À l'est, elle est bordée par les terrasses alluviales de la Garonne. Entre ces deux reliefs, une large dépression appelée "seuil de Toulouse" correspond à l'ancienne vallée de l'Hers. Cette trouée constitue le lieu de passage naturel du commerce avec la Méditerranée. À l'époque protohistorique, la Garonne et l'Ariège confluaient au pied des coteaux de Pech-David, puis le fleuve empruntait un cours déporté vers l'ouest par rapport au cours actuel, avant d'être contraint par le seuil du Bazacle. Passé ce goulet utilisé comme gué dès l'âge du Bronze, la Garonne permettait les échanges vers l'Atlantique.

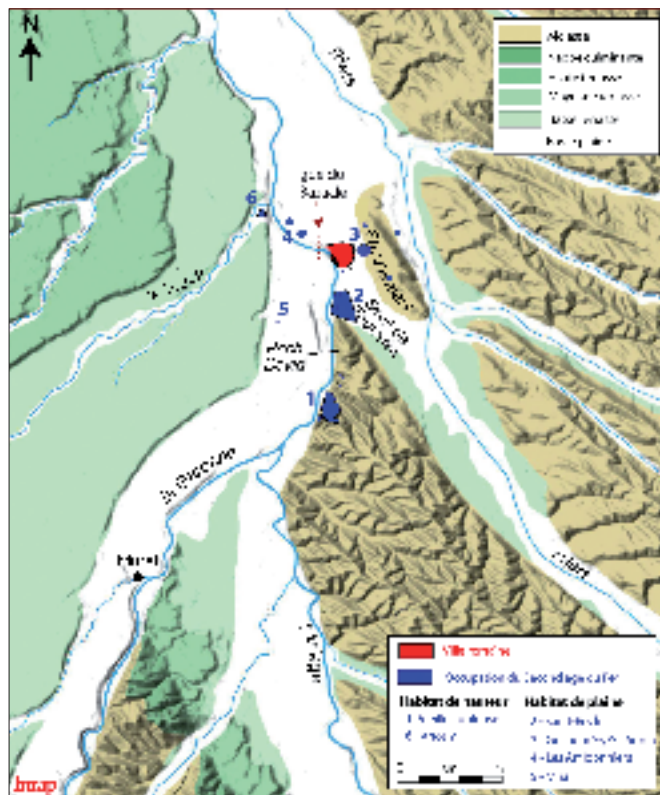


Fig. 1. Carte du Toulousain à la fin de l'âge du Fer (© L. Bruxelles/C. Requi, Inrap).

Deux secteurs bien localisés concentrent l'essentiel des vestiges laténiens rencontrés dans le Toulousain. Il s'agit d'une part, d'une vaste zone de plaine englobant le quartier Saint-Roch de Toulouse et, d'autre part, du site de hauteur de Vieille-Toulouse situé quelques kilomètres plus au sud, sur les coteaux de Pech-David.

Tolosa fait partie des plus anciennes villes gauloises mentionnées par les auteurs grecs et latins. Pôle économique essentiel dans les échanges entre la Méditerranée et l'Atlantique, elle fait très tôt l'objet de convoitises de la part de Rome, qui noue avec les autorités locales une alliance dès le II^e s. a.C. mais pour des raisons qui nous échappent, les Toulousains font défection en 106 a.C. Une expédition commandée par le consul *Caepio* met fin à cette situation et Toulouse devient, dès lors, un avant-poste de Rome en Gaule du sud.

Depuis l'époque moderne, érudits et chercheurs se sont intéressés aux vestiges gaulois remontés à la surface par les labours ou mis au jour par les travaux d'urbanisme. Mais il faut tout de même attendre le début du XX^e s. pour voir apparaître les premières véritables fouilles révélant des puits considérés alors comme funéraires¹. Après une longue éclipse, la reprise des recherches, dans les années 1950-60, a permis de mieux apprécier l'étendue des sites toulousains et leur chronologie².

Les années 2000 coïncident avec un renouveau des recherches concrétisées par une dizaine de fouilles menées par l'Inrap. Les résultats obtenus permettent de lever le coin du voile sur le cadre de vie des Gaulois de Toulouse.

LE SITE DE VIEILLE-TOULOUSE : LA VILLE GAULOISE DE *TOLOSA*

Le site laténien de Vieille-Toulouse occupe l'extrémité d'un vaste promontoire dominant le cours de la Garonne, à environ 7 km au sud de Toulouse (fig. 2). Il correspond à un établissement d'une centaine d'hectares, occupé au moins dès le début du II^e s. a.C. jusqu'aux premières années de notre ère. Des sondages menés en 2001 par l'Inrap ont montré qu'il s'agissait très probablement d'une agglomération fortifiée, combinant sans doute une ligne de défense frontale, coïncidant aujourd'hui avec le chemin de Ventenac, et un système de fossés courant probablement le long de son flanc est³.

Les vestiges archéologiques se répartissent sur deux plateaux successifs, séparés par un talus, dont le tracé est partiellement repris par l'actuel chemin de l'oppidum.

Le cœur de cette agglomération se trouve dans la partie la plus élevée du promontoire, au lieu-dit La Planho sur une emprise potentielle de 20 à 30 ha. Les investigations des années 1960-1970 avaient déjà permis de distinguer deux grandes phases d'occupation et d'étudier de nombreux puits. Mais le caractère exceptionnel du site ne s'est véritablement révélé qu'en 2007 à l'occasion d'une importante fouille préventive de l'Inrap (fig. 3)⁴.

Ainsi, l'occupation débute avant le milieu du II^e s. mais n'est attestée qu'à travers des vestiges fortement arasés. Vers 130/120 a.C., la zone fait l'objet d'un aménagement de grande ampleur marqué par un réseau de fossés orthonormés, délimitant des espaces habités malheureusement très mal conservés. L'espace laissé libre entre les fossés et les constructions semble avoir été utilisé comme aire de circulation. Les parcelles ainsi définies mesurent 35 m du nord au sud pour au moins 30 m d'est en ouest. Les axes de ce parcellaire se maintiendront jusqu'à la fin de l'occupation de ce secteur.

* En collaboration avec Frédéric Chandevau (tabletterie), Frédérique Durand (carpologie), Vincent Geneviève (numismatique), Patrice Georges (anthropologie), Hélène Martin (faune), Michel Vidal (instrumentum).

1- Joulin 1912, 11-14.

2- Vidal 2001, 107-109.

3- Boudartchouk *et al.* 2000, 77-78 ; Gardes *et al.* 2009, 377-379.

4- Gardes 2010, 9-13.



Fig. 2. Plan général du site de Vieille-Toulouse (© P. Gardes, Inrap).



Fig. 3. Plan de la fouille du 5 Chemin de La Planho à Vieille-Toulouse (© O. Onezime, Inrap).

Une restructuration partielle intervient ensuite à l'extrême fin du II^e s. a.C. Elle est matérialisée par la mise en place d'un urbanisme régulier articulé autour de voies carrossables, formé d'une succession d'îlots allongés, sur lesquelles s'alignent des bâtiments. Les chaussées mesurent 5 m de large et possèdent un revêtement constitué de petits tessons d'amphore et de rares galets. La circulation de charrois est attestée par des ornières bien marquées. Pour leur part, les bâtiments sont construits à partir d'une ossature de bois associée à des murs en torchis ou en terre compactée. Les espaces extérieurs sont occupés par différents aménagements dont des puits et des fosses-dépotoirs. Une partie du secteur fouillé est dédiée au travail du bronze et du fer comme en témoignent un fourneau semi-enterré, de nombreuses scories, des rebuts de production, des éléments de creuset et des moules pour la fabrication d'anneaux.

Les vestiges mis en évidence se situent à cheval sur deux "îlots" et semblent associer des habitations et de petits ateliers de production. Il est intéressant de noter que ce secteur est contigu de la parcelle abritant le sanctuaire de La Planho, fouillé par Michel Vidal, en 1970⁵.

5- Vidal 2001, 111-112.

Des changements importants affectent la zone vers 40/30 a.C. Ainsi, le réseau de voies subit une réforme de portée limitée. De plus, les constructions traditionnelles cèdent le pas à une vaste *domus* italique de plan presque carré (25 x 22 m), caractérisée par deux espaces nettement séparés⁶. Au nord, se développe une série de pièces en enfilade, flanquée d'une galerie dont les caractéristiques suggèrent la présence d'un étage. Cette dernière donne, à travers un large porche, sur une cour largement ouverte côté sud. Un bassin d'agrément rectangulaire occupe le centre de cet espace. Même s'il n'a pas été formellement identifié, l'accès à la cour devait se faire côté sud par une rue sur laquelle s'aligne le bâtiment.

Ces données concordent avec celles déjà collectées lors des fouilles antérieures dans le secteur⁷. Elles montrent que le plan d'urbanisme initial est respecté dans ses grandes lignes et conserve une emprise proche du précédent. Des ajustements ponctuels s'observent néanmoins avec le redressement de certains axes, voire l'abandon d'une partie des rues. On doit également signaler que les structures fouillées en 2007 jouxtent à l'est un espace découvert (cour ?, place ?) et une importante citerne publique, suggérant probablement la proximité du centre civique de l'agglomération. Un autre élément à noter est l'introduction précoce des conceptions architecturales italiques, qui ne supplantent pourtant pas totalement les techniques de construction traditionnelles.

Le mobilier exhumé, couplé à celui déjà connu par les fouilles antérieures, témoigne du rôle éminent du site, lieu de résidence probable d'au moins une partie des élites tectosages (fig. 4). Le commerce du vin italien se révèle florissant de même que celui de la vaisselle de luxe. Mais ce sont surtout les monnaies qui font de Vieille-Toulouse un des principaux carrefours d'échanges du sud-ouest de l'Europe. Ce rôle de poumon économique régional se conjugue avec des fonctions politiques, administratives et religieuses, dont les traces matérielles ne se retrouvent nulle part ailleurs dans le Toulousain. Le statut du site apparaît désormais clair : il s'agit de la Toulouse gauloise.

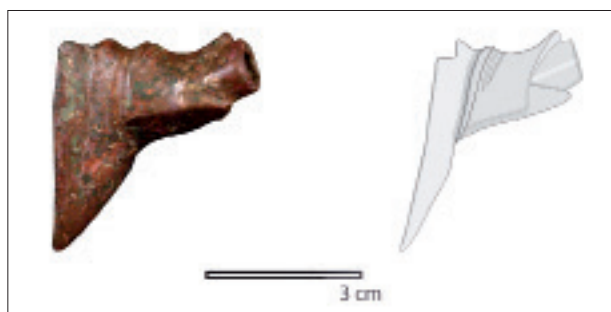


Fig. 4. Bec-verseur de récipient en alliage cuivreux (© O. Dayrens & J. J. Grizeaud, Inrap).

LE SITE DE SAINT-ROCH

À 3 km du centre-ville actuel, le site de Saint-Roch se développe sur la plus basse des terrasses de la Garonne, qui ne s'élève aujourd'hui qu'à 7-8 m au-dessus de l'étiage. D'après les observations faites depuis un siècle, le sol de cette terrasse est constitué d'un manteau de grave, épais de 1 à 2 m, surmontant un banc de sable fin, lui-même assis sur les marnes et des argiles tertiaires.

Jusqu'en 2001, la plupart des fouilles ont été réalisées dans des conditions d'extrême urgence à l'occasion de travaux urbains. De plus, les recherches se sont focalisées sur les structures profondes (fosses et surtout puits), souvent les seules accessibles une fois les terrassements achevés. Cette situation explique la prégnance de la question des "puits funéraires" dans la recherche toulousaine depuis les travaux de Léon Joulin en 1903⁸. Les fouilles récentes ont été l'occasion de revenir sur ce dossier et de remettre en perspective l'occupation gauloise de Saint-Roch⁹ : si des "actes de dépôts volontaires" ont bien été réalisés au sein de certains puits (plus rarement

6- Benquet & Gardes 2008, 535-536 ; Gardes 2008, 80-81.

7- Vidal 2001, 107-108.

8- Joulin, 1912.

9- Gardes & Boudartchouk 2004, 7-9 ; Requi & Benquet 2009, 303-309 ; Requi 2012, 103 et ss.

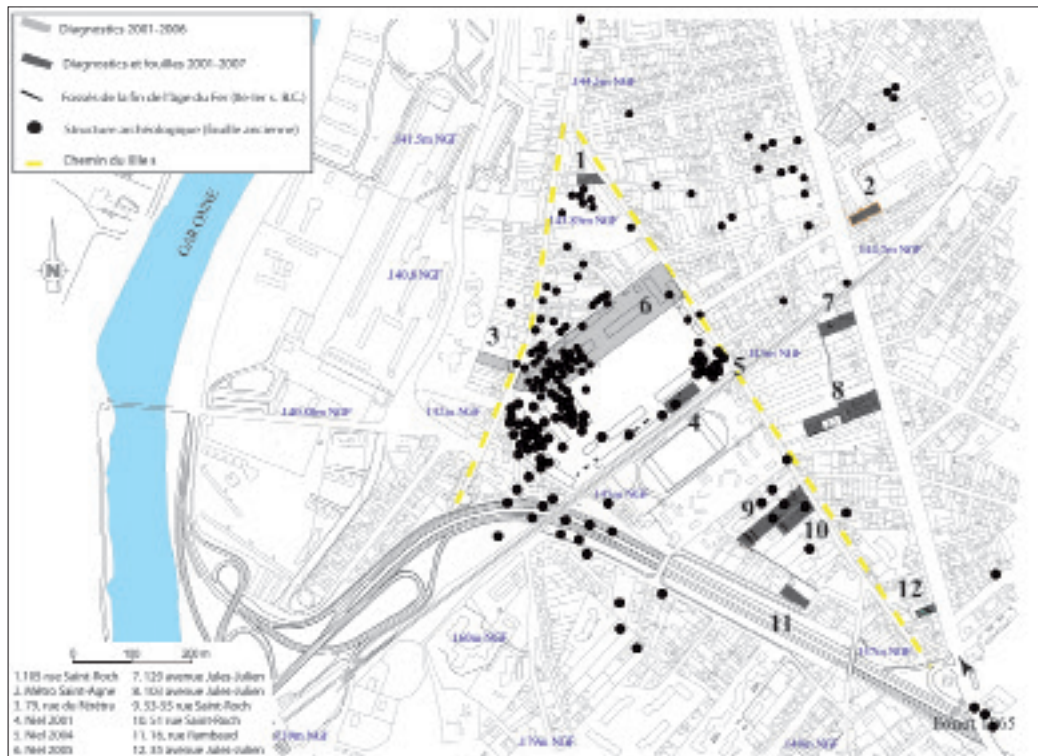


Fig. 5. Plan du site de Saint-Roch (© F. Callède, Inrap).

de fosses), ils ne définissent plus systématiquement la fonction primaire des structures dans lesquelles ils ont été effectués (fig. 5).

Caserne Niel , Metro Ligne B - Rue Saint-Roch (2001)

La fouille réalisée à la Caserne Niel en 2001 constitue la première opération de recherche exhaustive (1100 m²) jamais conduite dans le contexte protohistorique du quartier Saint-Roch. Elle a permis d'observer pour la première fois les sols de la périphérie d'un habitat et des ateliers de bronziers. L'analyse de ces données permet d'identifier trois phases d'occupation échelonnées entre 175/150 et le tout début du 1^{er} s. a.C. Au sein d'un espace structuré par des fossés drainants, le site comprend des fosses, sept puits à eau, des constructions sur poteaux ainsi que des soubassements de bâtiments matérialisés par des couches de tessons d'amphore¹⁰.

105 rue Saint-Roch (2007)

La parcelle fouillée au 105 rue Saint-Roch a révélé des vestiges stratifiés appartenant à trois phases bien caractérisées.

La période la plus ancienne coïncide avec la construction d'un bâtiment de plan rectangulaire d'environ 50 m² sur ossature en bois, dont les calages ont été reconnus à la fouille. Il est longé par un fossé associé à un

10- Arramond *et al.* 2007, 385-409.

sol (d'habitat ?) orienté est-ouest, qui a livré un mobilier conséquent datant l'occupation de la seconde moitié du II^e s. a.C.

La phase suivante, datée de l'articulation II^e-I^{er} s. a.C., est la mieux documentée. Le fossé de drainage perdure, tandis qu'une nouvelle zone d'habitat est aménagée. Parmi les nombreux vestiges identifiés (fosses, trous de poteau, niveaux d'occupation) figurent quatre puits.

La dernière phase d'occupation est matérialisée par les vestiges d'un bâtiment marqué au sol par un radier de tessons d'amphore, associé à des négatifs de cloisons et à de petits trous de poteau (premier quart du I^{er} s. a.C.).

La succession des niveaux archéologiques et leurs recouvrements témoignent de réaménagements successifs sur une période couvrant près d'un siècle. Cette densité de vestiges révèle un site stratifié à caractère semi-urbanisé, qui se distingue de l'ensemble des autres sites fouillés dans le quartier. Le parcellaire a sans cesse évolué, modifiant l'organisation de l'îlot, conséquence directe d'une contrainte d'origine naturelle avec un ruissellement des eaux qu'il a fallu régulièrement canaliser.

16 Rue Alfred Rambaud (2007)

Les vestiges mis en évidence au 16 rue Alfred Rambaud se répartissent en trois phases distinctes. La première occupation se signale à travers des alignements de poteaux orientés est-ouest, des puits et des fosses. La seconde étape est marquée par la mise en place d'un épandage massif de tessons d'amphore sur lequel des charrois ont circulé, comme en témoignent des ornières orientées nord-sud (130-90 a.C.) (fig. 6). Au début du I^{er} s. a.C., la zone est soumise à d'importants travaux de drainage dont rend compte l'amorce de deux larges fossés espacés d'une dizaine de mètres, qui se prolongent en dehors de l'emprise de fouille. Deux radiers de tessons d'amphore, surélevés et associés à des négatifs de parois, sont également attestés. Ils correspondent à des bâtiments sur sablière basse dont la fonction ne peut être déterminée. Cinq puits sont également en fonctionnement durant cette phase. Enfin, dans un dernier temps, le site retrouve une fonction de zone de circulation, dont l'axe semble suivre une direction est-ouest (ornières). De nouveaux fossés se succèdent également dans l'emprise étudiée.



Fig. 6. 16 rue Rambaud : vue d'un radier de sol (© C. Requi, Inrap).

51-53-55 rue Saint-Roch (2006-2007)

Deux fouilles successives menées sur les parcelles sises aux numéros 51 et 53-55 rue Saint-Roch ont révélé des vestiges structurés, datables entre le milieu du II^e s. et le début du I^{er} s. a.C. L'occupation s'articule autour de fossés orientés nord-ouest/sud-est, délimitant plusieurs espaces aux activités bien différenciées. Celui situé à l'extrême sud-ouest est vierge de toute occupation.

Dans l'espace sud-ouest, une portion de chemin orienté sud-ouest / nord-est, constitué de fragments d'amphore, est visible sur plusieurs mètres de long. Au moins deux structures formées de tessons d'amphore jointifs, correspondant à des sols surélevés, révèlent la présence de bâtiments dont la fonction reste indéterminée.

Dans le second espace au nord-est, des puits à eau et plusieurs fosses semblent indiquer une activité liée à l'extraction de matériaux, puis de dépotoir domestique. Signalons enfin la découverte d'une tombe (cf. infra) et de deux corps humains.

Enfin, en limite d'emprise nord-est, une nouvelle zone d'occupation est matérialisée par un bâtiment associé à un puits.

La sépulture du 51 rue St-Roch (2006)

Une découverte inattendue a été faite à l'occasion des investigations au 51 rue Saint-Roch (2006). En effet, la fouille d'une probable zone d'extraction de sables a révélé la présence de la sépulture d'un sujet masculin, de plus de 30 ans, partiellement allongé sur le dos (fig. 7). Les restes osseux présentaient plusieurs anomalies de position qui, associées au profil de la fosse en cuvette, témoignent de la décomposition du corps dans un coffrage (contenant élaboré *in situ*) ou une couverture de la tombe en matériau périssable¹¹.

Un fragment d'écuelle cachait une lacune du crâne due à un coup tranchant. Par ailleurs, deux autres impacts, situés au niveau de l'avant-bras gauche, rendent également compte de l'acte de violence qui a vraisemblablement entraîné sa mort.

Trois vases en céramique commune accompagnaient le défunt et permettent de dater l'enfouissement entre la fin du II^e et le début du I^{er} s. a.C.

Ces différentes interventions permettent désormais de définir les principaux caractères du site de Saint-Roch. Globalement, l'occupation du Second âge du Fer semble très "ouverte" et les espaces bâtis s'insèrent dans un maillage relativement aéré : les puits à eau, les bâtiments, les zones de circulation et les fossés sont soumis à des déplacements au cours du temps, signe de faibles contraintes spatiales.



Fig. 7. Sépulture du 51 rue Saint-Roch (© P. Georges, Inrap).

11- Gardes & Georges 2008, 38-45.

Le type et les formes de l'occupation du milieu du II^e s. a.C. sont encore très mal connus en raison du faible nombre de structures fouillées. Des constructions sur poteaux sont tout de même attestées de même que des puits à eau ; le mobilier atteste également d'activités et de modes de consommation domestiques.

Les données sont nettement plus étoffées pour la phase suivante, qui couvre le dernier tiers du II^e s. a.C. Elle se manifeste, en particulier, à travers d'importantes quantités de tessons d'amphore (plus de 13 tonnes sur une superficie de 1000 m² pour le site du 16 de la rue Alfred Rambaud) réemployés comme matériaux de "construction" : recharge drainante pour les sols d'occupation et pour les chemins, radiers surélevés de fondation de bâtiment, comblement de creux lors de l'abandon ou de la construction de structures (fosses, puits, fossés...). Le creusement répété de fossés, les recharges en tessons d'amphore des sols de circulation et l'existence des radiers surélevés des bâtiments dénotent une forte contrainte hydrique.

Le mobilier céramique : miroir de la société tectosage

La caractéristique principale du mobilier découvert sur les sites gaulois du Toulousain réside dans la masse des tessons d'amphore vinaire italique, au milieu de laquelle le reste du mobilier semble minoritaire. Cette omniprésence a laissé penser que le quartier Saint-Roch correspondait soit à un point de rupture de charge, soit à un site de transvasement du vin dans des conteneurs plus maniables afin de faciliter son transport. Cette dernière hypothèse doit être abandonnée, en effet, les fouilles récentes réalisées sur l'oppidum de Vieille-Toulouse montrent que les quantités d'amphores prélevées sont comparables – voire plus élevées, mais la durée d'occupation est plus longue – à celles des sites de la plaine. De plus, il est difficile de considérer le quartier Saint-Roch comme une entité à fonction univoque. Ainsi, le ratio poids au m² des fragments d'amphore varie sensiblement sur les quatre parcelles fouillées en 2007 pour une même durée d'occupation (fig. 8). Concrètement, le volume amphorique oscille entre 4 et près de 13 kg d'amphore au m² ! La densité d'amphores s'explique donc par l'intensité des échanges mais aussi plus prosaïquement par leur réutilisation à des fins de drainage et d'assainissement. Le quartier Saint-Roch est en effet situé dans un contexte géomorphologique particulièrement humide¹².

Fig. 8. Répartition des amphores issues de différentes opérations menées dans le Toulousain (© L. Benquet, Inrap).

Site	Superficie (m ²)	Volume amphore (kg)	Poids/m ² (kg)
Niel 2001	1000	4000	4
105 rue St-Roch	500	6400	12,8
53-55 rue St-Roch	2200	5200	2,4
rue Rambaud	1300	13 200	10,2
VT 5 La Planho	850	17 620	20,7

Les chantiers de l'avenue Rambaud et des 51-53-55 rue Saint-Roch ont livré le même faciès de céramique pour toute leur durée d'occupation, la part des amphores (NMI) passant de 30 % pour la période de La Tène D1a à 70 % durant La Tène D1b. Les résultats des fouilles de la caserne Niel en 2001 sont sensiblement différents, la part des importations céramiques est plus volumineuse et le panel des formes et des provenances beaucoup plus diversifié. Il en est de même pour les amphores même si leur part est moins importante et leur taux de fragmentation moins élevé. Plus au nord, les investigations conduites au 105 rue Saint-Roch permettent d'entrevoir une composition différente du faciès amphorique à la toute fin du II^e s. et au début du I^{er} s. a.C. L'éventail des importations s'élargit considérablement, non seulement par la diversité des denrées : vin, huile et saumures mais également par leur origine : Italie, Rhodes, Tripolitaine, Bétique¹³. Ce faciès est identique au matériel découvert sur l'oppidum de Vieille-Toulouse à la même période. Tandis que l'occupation de ce dernier perdure jusqu'au changement d'ère, le volume des denrées importées reste stable. Les productions céramiques

12- Arramond *et al.* 2007, 44-45.

13- Benquet & Grizeaud 2009, 659-661.

locales copient de façon massive la vaisselle italique et ibérique de table et de cuisine ce qui démontre une complète adoption des modes culinaires méditerranéens au 1^{er} s. a.C.¹⁴.

CONCLUSION

À l'issue de près de dix ans de recherches, une première conclusion s'impose : les sites de Vieille-Toulouse et Saint-Roch ne peuvent être mis sur le même plan.

Notons, tout d'abord, que la position du site de hauteur entre la confluence Ariège-Garonne et la trouée de l'Hers dénote une volonté de contrôle du territoire et des principaux éléments topographiques qui le structurent¹⁵. Le site présente toutes les caractéristiques d'une ville : une extension importante, une limite matérialisée par le rempart, un plan d'urbanisme articulé et une organisation rationnelle de l'espace occupé (habitat, artisanat, espaces publics). De plus certains types de mobiliers rencontrés signalent la présence des élites dirigeantes (armement, bijoux...) mais aussi de l'appareil administratif et politique (stylets, boîtes à sceaux, coins monétaires). Ces attributions se conjuguent avec des fonctions économiques éminentes et font du site un des plus importants oppida d'Europe occidentale, bien que curieusement souvent absent des cartes de répartition figurant dans les grandes synthèses nationales. Rappelons, enfin, que c'est le seul site important à subsister dans la région toulousaine au 1^{er} s. a.C. La ville romaine lui succède directement semble-t-il durant la dernière décennie avant notre ère.

La situation est moins claire en ce qui concerne l'occupation de plaine. En effet, les données issues des recherches récentes mais aussi d'une ACR consacrée aux fouilles antérieures (2004-2009 : dir. Michel Vidal) tendent à montrer qu'elle s'étend bien au-delà du seul quartier Saint-Roch. Des vestiges sont ainsi attestés vers le nord jusqu'au pied de la butte du Calvinet (Saint-Aubin/Guilheméry) et au-delà jusqu'au gué du Bazacle en se développant ponctuellement sur la rive gauche (notamment dans le quartier du Mirail). Les modalités concrètes des activités humaines restent à déterminer précisément dans ce nouveau contexte de plusieurs centaines d'hectares.

Dans l'emprise du quartier Saint-Roch, les fouilles préventives récentes ont démontré que l'occupation dense ne se limitait pas à la Caserne Niel, encore parfois considérée comme l'épicentre du site : la caserne a seulement bénéficié d'un investissement archéologique plus ancien et plus soutenu. Les vestiges commencent à révéler des spécificités, décelables à partir de la Tène D1b : au nord, une occupation dense et structurée avec une culture matérielle diversifiée (105 avenue Saint Roch) ; à l'ouest, un espace ouvert orienté vers la métallurgie du bronze à la Caserne Niel (Niel 2001), puis au sud une zone d'habitat au sens large probablement orientée vers la production agricole (rue Alfred Rambaud et 53, 55 rue Saint-Roch).

La relation entre l'agglomération de hauteur et les sites de plaine n'a jamais vraiment été envisagée en termes de complémentarité. Or la question de l'approvisionnement de la population de Vieille-Toulouse, que l'on peut considérer comme particulièrement importante, est clairement posée. L'hypothèse d'une complémentarité fonctionnelle entre une zone de production en plaine et un foyer de consommation à Vieille-Toulouse constitue aujourd'hui une piste de recherche essentielle pour comprendre les modalités d'occupation gauloise dans le Toulousain.

La dimension commerciale et artisanale des implantations de la plaine toulousaine ne doit pas pour autant être négligée. Illustrés notamment par les masses d'amphores découvertes, les échanges avec la Méditerranée ont sans nul doute joué un rôle moteur dans le développement de cette entité qui devait assurer le stockage et la redistribution à grande échelle des biens importés notamment par la Garonne, navigable après le gué du Bazacle, jusqu'à Bordeaux.

14- Benquet & Gardes 2008, 548-552.

15- Gardes 2010, 9-13.

Bibliographie

- Arramond, J.-C., C. Requi et M. Vidal (2007) : "Les recherches anciennes et les fouilles en cours sur les sites de Vieille-Toulouse, Toulouse-Estarac et Toulouse Saint-Roch, aux ⁱⁱ^e et ⁱ^e siècle av. J.-C.", in : Vaginay & Izac-Imbert, dir. 2007, 385-409.
- Arramond, J.-C., J.-L. Boudartchouk, L. Bruxelles et C. Requi (2007) : "Autour de la fondation de Toulouse (Tolosa), Approches croisées des données géomorphologiques et archéologiques", *Archéopages*, 20, 44-51.
- Benquet, L. et P. Gardes (2008) : "Les dernières phases d'occupation de l'oppidum de Vieille-Toulouse (Haute-Garonne)", in : *Actes du Congrès de la SFECAG, Empuriès, 2008*, 535-552.
- Benquet, L. et J.-J. Grizeaud (2009) : "Nouvelles découvertes dans le quartier Saint-Roch à Toulouse (Haute-Garonne)", in : *Actes du Congrès de la SFECAG Colmar, 2009*, 655-670.
- Bonnardin, S., C. Hamon, M. Lauwers et B. Quilliec, dir. (2009) : *Du matériel au spirituel : réalités archéologiques et historiques des "dépôts" de la Préhistoire à nos jours, 29^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Association pour la promotion et la diffusion des connaissances archéologiques, Antibes.
- Boudartchouk, J.-L., P. Gardes et L. Llech (2000) : "Vieille-Toulouse, Borde-Basse et Au Village", *Bilan Scientifique*, DRAC Midi-Pyrénées, 2000, 76-78.
- Buchsenschutz, O., M.-A. Chardenoux, S. Krausz et I. Ralston, dir. (2009) : *L'âge du Fer dans la boucle de la Loire. Les Gaulois sont dans la ville, Actes du 32^e colloque de l'AFEAF, Bourges, 1^{er}-4 mai 2008*, RACE Suppl. 35.
- Gardes, P. (2008) : "Une maison d'époque républicaine à Vieille-Toulouse", *Archéopages*, 23, 80-81.
- (2010) : "Toulouse avant Toulouse ? Recherches récentes sur l'oppidum gaulois de Vieille-Toulouse", *Le Jardin des Antiques*, 49, 2010, 9-13.
- Gardes, P. et J.-L. Boudartchouk (2004) : "Les 'puits funéraires' toulousains : aux origines d'une interprétation archéologique", *Archéopages*, 12, 6-9.
- Gardes, P. et P. Georges (2009) : "Les Gaulois de Saint-Roch", *Archéologia*, 469, 38-45.
- Gardes, P., M. Vaginay et L. Bruxelles (2009) : "Aux origines de Toulouse (Haute-Garonne) : Tolôssa à l'âge du Fer", in : Buchsenschutz et al., dir. 2009, 359-382.
- Joulin, L. (1912) : "Les sépultures des âges protohistoriques dans le sud-ouest de la France", *RA*, 1, 1-59.
- Pailler, J.-M., dir. (2003) : *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, CollEfr 281, Rome.
- Requi, C. (2012) : "Les puits du second âge du Fer à Toulouse - Dix ans de recherches préventives : problématiques, méthodes, résultats et perspectives", *Archéopages*, 33, 90-103.
- Requi, C. et L. Benquet (2009) : "Les dépôts de la région toulousaine au second âge du Fer", in : Bonnardin et al., dir. 2009, 303-309.
- Vaginay, M. et L. Izac-Imbert, dir. (2007) : *Les âges du Fer dans le sud-ouest de la France, Actes du 28^e colloque international de l'AFEAF (Toulouse, 2004)*, Aquitania Suppl. 14/1, Bordeaux.
- Vidal, M. (2001) : "Le site et ses vestiges", in : Pailler, dir. 2003, 102-118.